

MARIE~BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 4

LES ÉDITIONS JCL

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 4

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure
Abigaël, messagère des anges / Marie-Bernadette Dupuy

ISBN 978-2-89431-593-4 (vol. 4)

I. Titre.

PQ2664.U693A62 2017b 843'.914 C2016-941935-5

Abigaël, Messagère des Anges, tome 4

© Calmann-Lévy, 2018

© Les éditions JCL, 2018 (pour la présente édition)

Image du pont en couverture : Bearfotos/Freeipik

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 4



LES ÉDITIONS JCL

*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,
au sein de ma Charente natale*

Note de l'auteure

Chers amis lecteurs,

Je vous invite à découvrir ce quatrième volet consacré à Abigaël, ma jolie messagère des Anges. Son histoire se mêle à celle de mon département natal, tout juste libéré en ce début de septembre 1944.

Mais, si la France reprend espoir, la guerre continue dans le monde entier. Derrière la liesse générale qui règne dans les villes où ne flotte plus le triste drapeau nazi, se profilent d'autres exactions. C'est l'heure des règlements de comptes, des vengeance discrètes.

Abigaël souffre devant tant de violence, elle qui doit apprendre à vivre sous la férule de son jeune mari, le sosie presque parfait de son amour perdu, Adrien.

Privée de l'affection des siens, séparée de Sauvageon, le loup apprivoisé que lui a confié Claire, sa belle dame brune exilée en Angleterre, mon héroïne va connaître de nouvelles épreuves.

Au fil des pages, chaque personnage abat ses cartes et dévoile sa vraie nature, en quête d'amour, mais aussi de vérité.

J'espère que vous apprécierez la suite du destin d'Abigaël. J'ai éprouvé beaucoup de plaisir et d'émotions en l'écrivant ; je vous souhaite d'agréables heures de lecture.

Avec toute mon amitié,

Marie-Germaine Dupuy

Jours de violence

*Angoulême, place du Minage, chez Maxence Vermont,
lundi 4 septembre 1944*

Abigaël avait souffert d'insomnie pendant la première nuit qu'elle avait passée à son nouveau domicile. Au lever du jour, elle s'était enfin assoupie, soulagée de se savoir seule dans la maison. En quelques mots jetés d'un ton froid quand il lui avait dit bonsoir, la veille, Maxence l'avait prévenue qu'il était attendu à la préfecture dès la première heure.

Cependant, elle s'agitait dans son sommeil. Son beau visage à l'ovale parfait frémissait, parcouru par des expressions effrayées, ses paupières ourlées de cils blonds clignaient et ses lèvres tremblaient. Perdue dans les arcanes d'un cauchemar, elle paraissait prête à crier sous l'effet d'une panique viscérale.

Des mots résonnaient dans son esprit en un cri unique jailli du fond d'elle-même : « Non, non, non ! » Elle revivait au fil de son mauvais rêve des moments hallucinants, aux allures de combat acharné. La scène se déroulait dans le pavillon situé au fond du parc des Vermont, à Vars.

Une réception avait été donnée à l'occasion du mariage qui l'avait liée à Maxence, le fils unique de la famille. Après le banquet et trois tours de danse, impatient, son époux l'avait entraînée loin des nombreux

invités, dispersés devant la riche demeure illuminée. Elle entendait encore claquer sur eux deux la porte du pavillon. Une veilleuse luisait sur la table de chevet. Abigaël, épuisée, avait tout de suite senti sur son corps les mains d'un homme un peu ivre qui lui ôtaient sa robe, emprisonnaient ses seins et se glissaient entre ses cuisses. La peur et la révolte l'avaient submergée.

Presque tout de suite, Maxence s'était retrouvé à moitié nu ; les traits crispés par le désir, il la poussait vers le lit drapé de satin bleu. Elle s'était débattue, affolée, en criant « non ! » à répétition, jusqu'au moment où il l'avait fait taire d'un baiser brutal.

— Non, non, non, laissez-moi, lâchez-moi, voyons !

Elle avait supplié, en oubliant le tutoiement complice. Mais il s'était montré plus pressant.

Au sein du cauchemar où elle se débattait, une certitude s'imposait à elle, un amer constat qu'elle avait fait, déjà, dans l'enfer du pavillon réservé aux jeunes mariés ; sous l'effet de l'alcool et de son instinct viril, Maxence ne ressemblait plus guère à Adrien, son amour perdu, fusillé près de Paris.

— Non, je ne veux pas, non, lâchez-moi, vous me faites mal !

Le hurlement strident lui vrillait les nerfs. Elle se réveilla en sursaut, ouvrit les yeux et se redressa, haletante. Son cœur cognait dans sa poitrine à la même cadence que des coups sourds au rez-de-chaussée. Ce n'était pas elle qui avait crié.

— Au secours, je n'ai rien fait, aidez-moi, au secours...

Les appels montaient de la place. La voix suraiguë lui sembla familière. Elle dominait une rumeur épouvantable, composée de cris sourds, de ricanements et d'insultes. Elle se leva et courut ouvrir la fenêtre. D'abord, une masse agitée lui apparut, dominée par des crânes chevelus, des chapeaux, des épaules et des poings brandis. Des vociférations s'élevaient, odieuses :

— Putain à Boches ! Sale traînée !

— On va l'arranger, la catin ! La salope, faut la tondre !
— Au rempart avec les autres... Qu'est-ce qu'elle gigote, la garce !

— Oui, à mort les collabos !

Une supplique retentit parmi les quolibets et les jurons.

— Vite, pitié ! Au secours !

Sans perdre de temps, Abigaël se rua dans l'escalier et le dévala, sans se soucier de ses longs cheveux châtain clair dénoués et de sa chemise de nuit blanche. D'un geste vif, elle ouvrit la porte et saisit la femme qui s'était réfugiée là et se plaquait contre le double battant. Le tumulte s'amplifia. La rumeur devint une clameur sauvage.

— Hé, elle va pas s'en tirer comme ça, la roulure des Schleus !

Mais la victime de la vindicte populaire s'était ruée dans le couloir et aidait Abigaël à refermer. Elles durent lutter au début, car un homme taillé en colosse essayait d'entrer, qui renonça bientôt, peut-être dissuadé par la plaque en cuivre où étaient gravés les mots : *Étude de Maître Maxence Vermont, notaire*. En bon Angoumois, il connaissait le nom du préfet et celui de son fils. Des huées éclatèrent encore, mais moins virulentes. La troupe assoiffée de violence s'éloignait.

— Mon Dieu, ma pauvre Thérèse ! murmura Abigaël, qui peinait à reconnaître la belle coiffeuse de la rue de la Cloche-Verte. Oh, non, qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? Ne bougez pas, je vais vous soigner.

La femme demeurait appuyée contre le mur du couloir. Sa somptueuse chevelure cuivrée était tout emmêlée et des mèches pendaient sur ses joues. Du sang maculait son front et son menton, alors que sa robe était déchirée jusqu'à la taille. Son soutien-gorge en Nylon rose gardait l'empreinte d'une main crasseuse.

— Ils sont fous, totalement fous, gémit-elle. Je n'ai rien fait de mal, Abigaël, je vous le jure. Les pires enragées, ce sont les braves dames de mon quartier. Pourtant, elles venaient chez moi, elles aussi !

— Que vous reproche-t-on ?

— Je ne pouvais pas refuser certaines clientes, les maîtresses des officiers allemands. Maintenant, ils m'accusent d'être une collabo. Il paraît que j'aurais dû leur interdire mon salon. Maurice m'avait avertie. Il voulait que je reste chez ses parents cette semaine encore. Je ne peux pas le croire. Me traiter comme ça, moi ! On allait me tondre, vous vous rendez compte ?

Elle luttait pour ne pas pleurer à gros sanglots. Abigaël voulut l'emmener vers la cuisine, mais elle résista, secouée de longs frissons.

— C'est fini, ma petite Thérèse, calmez-vous. Personne n'osera venir vous chercher. Vous êtes en sécurité, ici. Je vais préparer du café, ça vous fera du bien. Ensuite, je vous prêterai un corsage et une jupe. Pourquoi vous auraient-ils tondue ? Je ne comprends pas.

Thérèse reprit sa respiration, en jetant un regard apitoyé sur le doux visage effaré d'Abigaël.

— Bah, ça se fait, marmonna-t-elle. Ils ont commencé hier. Je l'ai su par ma voisine Amélie, qui est très gentille, elle. C'est la chasse aux collabos, il paraît ! En premier, on traque les filles et les femmes qui ont eu le malheur de fréquenter des Allemands. Pardi, c'est moins risqué que de s'en prendre aux miliciens, qui sont souvent armés. Ah, je vous assure, les hommes se régalaient. Regardez ces traces ! Il y en a un qui en profitait pour me peloter, oui... Ils frappent, ils insultent. Les mégères sont de la partie et elles se déchaînent, les ciseaux dans la poche et la tondeuse prête à servir. Seigneur, j'ai échappé à ça, mais jusqu'à quand...

Abigaël avait écouté, très pâle. Elle était écœurée autant que révoltée.

— Je n'arrive pas à concevoir de tels agissements, avoua-t-elle tout bas. Angoulême a été libérée vendredi soir. Samedi matin, les gens se réjouissaient et la ville était en fête. Pourquoi font-ils des choses pareilles ?

Thérèse haussa les épaules, puis elle esquissa un sourire amer.

— C'est le temps des règlements de comptes et des vengeances. Et ça ne fait que commencer. Peut-être qu'ils vont s'en prendre à Maurice ? Imaginez qu'ils lui sabotent son taxi parce que c'est mon mari ?

Elles échangèrent un regard angoissé. Néanmoins, Abigaël tenta de raisonner la coiffeuse.

— Non, dans votre entourage, tout le monde doit savoir que le frère de Maurice est mort, torturé par la Gestapo. Ayez confiance, Thérèse. Maxence est absent, mais, dès son retour, il vous aidera. Vous êtes innocente et nous le prouverons.

— Et Arlette ?

— Arlette ?

— Ma petite apprentie. Elle n'a pas pu courir aussi vite que moi. Ils la tenaient bien, ces sales types ! Si je vous disais, Abigaël, il y avait des gosses de treize ou quatorze ans dans la foule, tout à l'heure. Ils tiraient sur nous avec des lance-pierres. J'ai reçu un caillou en plein front. Un peu plus, j'avais un œil crevé. Qu'est-ce qu'ils vont lui faire, à cette pauvre Arlette ? Je sais où ils la conduisent. Sur le rempart du Nord !

— Pourquoi là-bas ? s'étonna Abigaël, qui tremblait d'émotion et de nervosité.

— Ah, bien sûr, vous n'êtes pas au courant ! Ils vont déloger les prostituées d'une maison close. Elles recevaient des Boches. Comment faire autrement ? Leur patronne prenait l'argent où il était ! Elles vont passer un sale quart d'heure. Si Arlette se retrouve au milieu d'elles, ils ne feront pas de différence.

Abigaël croyait entendre à nouveau les insultes et les cris stridents des femmes, exaltées à l'idée d'humilier, de meurtrir d'autres femmes. Elle éprouva un début de nausée en revoyant les silhouettes excitées et les gestes frénétiques des hommes sous sa fenêtre.

— Arlette n'a pas pu pousser un cri ni se défendre, tellement elle avait peur, ajouta Thérèse dans un hoquet horrifié. Elle était pareille à une petite bête terrorisée

qu'on mène à l'abattoir. Mon Dieu, est-ce sa faute? Une fois seulement elle a été raccompagnée chez elle, rue de Beaulieu, par un jeune soldat allemand plus gentil que ses compagnons. Rien d'autre, mais, évidemment, les comères en ont conclu à une amourette ou à une liaison.

— Thérèse, suivez-moi, je monte m'habiller. Je ne peux pas laisser faire ça! Même si votre Arlette avait eu des sentiments pour un Allemand, de quel droit la maltraiter? Vous, vous resterez là. Vous pourrez faire un brin de toilette et fouiller dans la penderie de ma chambre pour remplacer vos vêtements abîmés. Surtout, ne sortez pas. Et Maurice, où est-il?

— Je ne sais plus, avec tout ce chambardement. Il a dû partir faire une course avec un client. On devait déjeuner ensemble à midi.

Parvenue sur le palier de l'étage, Abigaël se retourna pour adresser un sourire d'encouragement à Thérèse. Mais la coiffeuse se tenait à la rampe et grimaçait.

— Vous souffrez?

— Je me suis blessée au genou, mais ça ira, ne vous inquiétez pas. Je ne vous ai même pas remerciée. Sans vous, j'étais perdue, enfin, ma réputation... Je n'avais plus qu'à mettre la clef sous la porte et à aller travailler à l'autre bout du pays.

Abigaël ne répondit pas. Elle se débarrassa en toute hâte de sa chemise de nuit et enfila la robe en léger lainage beige qu'elle portait le jour précédent. Tout en attachant ses cheveux, elle évoqua le triste et morne dimanche de la veille.

— Vous devez être fatiguée, ma chère Abigaël! avait dit sa belle-mère sur un ton malicieux. Le lendemain de la noce, on se lève tard et on a les yeux cernés.

Elle s'était dominée pour ne pas dénoncer l'imposture qu'avaient été ces fameuses noces, son propre mariage auquel elle avait participé dans un état second, semblable à un automate au sourire figé. Mais l'attitude de Maxence, dans le pavillon du parc, l'avait arrachée à sa léthargie.

« J'étais livrée à un inconnu qui n'était plus du tout en adoration devant moi. Il n'était plus ni délicat ni attentionné. Il m'aurait violée, en fait, si je ne l'avais pas menacé de me jeter dans l'étang à l'aube. »

Tétanisée par le souvenir de leur affrontement, Abigaël mit des sandales. Elle songeait à la jeune apprentie, dont elle revit les nattes brunes et le profil de poupée. Elle songea à la brutalité masculine, à Patrick, son cousin, qui l'avait agressée l'hiver précédent. Une haine sourde lui vint au cœur.

— Ce n'est pas prudent d'y aller seule, lui dit alors Thérèse, qui s'était assise au bord de son lit. Votre mari sera en colère, si vous avez des ennuis par ma faute.

— Je n'ai pas peur, répliqua-t-elle. Bien évidemment, je ferai valoir ma position d'épouse de M. Vermont, le fils du préfet. Je leur dirai que ni Arlette ni vous n'avez rien fait de mal. Il faudra bien qu'ils m'écoutent. Si Maxence revenait, envoyez-le là-bas, au rempart du Nord.

— Quand même, ça me tracasse ! Vous feriez mieux de rester là, insista la coiffeuse en se tordant les mains. Je n'aurais pas dû vous mêler à tout ça.

Abigaël eut l'impression qu'une voix douce chuchotait à son oreille une singulière question : « Que ferait Claire Roy, dans ce cas précis ? » Alors qu'elle se répétait ces mots, une grande paix l'envahit. La réponse, évidente, lui donna le courage nécessaire. Sa belle dame brune exilée en Angleterre détestait l'injustice, elle qui avait veillé sur l'enfance de Thérèse et qui lui avait servi de seconde mère.

— Thérèse ! s'écria-t-elle. Claire aurait-elle abandonné Arlette aux griffes de cette foule en furie ? Non, vous le savez comme moi. Ne craignez rien, je reviendrai ici avec votre apprentie.

Deux minutes plus tard, elle s'élançait vers la rue des Cordonniers, qui rejoignait le rempart du Nord d'où la plaine s'étendait à perte de vue au pied du promontoire rocheux sur lequel avait été édifiée, des siècles auparavant, la cité des Valois.

Un vent frais surprit Abigaël lorsqu'elle s'engagea dans la rue bordée d'immeubles aux façades grisâtres. Elle apercevait déjà, à une soixantaine de mètres, la rambarde en pierre du rempart. Elle pensa à nouveau à la soirée de samedi, même si ce n'était guère indiqué avant d'affronter des individus des deux sexes et de tous âges. Dans sa superbe robe couleur ivoire rehaussée de fines dentelles, c'était bien elle qui avait discuté avec des inconnus, serré des mains, bu une coupe de champagne... Parfois, parmi les épouses de notables si élégantes, elle distinguait le profil de sa tante Marie, étonnamment à l'aise dans ce milieu huppé. Jacques Hitier se tenait toujours à ses côtés, fier de la présenter à ses amis, et Véronique Rousseau, sa sœur, n'était jamais loin non plus du couple.

« Quant à Béatrice, elle a paradé au bras de Louis de Martignac le temps de comprendre qu'elle ne supportait pas cette brillante société, se souvint-elle. Elle a vite emmené son châtelain bien-aimé vers des lieux plus intimes. »

La conduite de sa cousine la peinait beaucoup. Abigaël aurait peut-être été heureuse de découvrir un oncle en la personne de Louis de Martignac s'il n'avait pas succombé aux charmes de Béatrice dès son retour au château. « Je devrais me réjouir, s'ils sont heureux », se reprocha-t-elle en arrivant sur le trottoir de la rue pavée qui ceinturerait le plateau d'Angoulême en suivant ses anciennes fortifications.

Confusément, la jeune mariée avait conscience qu'elle aurait sans doute mieux accepté cette liaison inattendue si Adrien était encore vivant et auprès d'elle. « Oui, près de moi, mon amour ! Ce serait toi que j'aurais épousé devant Dieu, dans la petite église de Puymoyen. »

Elle repoussa son accès de chagrin et de regrets, car la terrible clameur lui parvenait, mélange de férocité et de jubilation, de plus en plus forte à mesure qu'elle progressait vers une esplanade noire de monde. Des cris stridents résonnaient, pathétiques.

— Mon Dieu, donnez-moi la force ! implora-t-elle à mi-voix.

Le vacarme, les pleurs, les rires et les jurons braillés à tue-tête la révoltaient. Mais ce fut pire à l'approche de la place étroite où s'élevait la caserne des pompiers, un bâtiment moderne au crépi d'un brun-gris austère, aux fenêtres et aux issues peintes en rouge foncé.

Abigaël vit aussitôt deux jeunes femmes assises sur des chaises que des gaillards hilares étaient en train de tondre en émettant des commentaires ignominieux. Les malheureuses portaient un écriteau, pendu sur leur poitrine par une ficelle. On y lisait, en lettres rouges, l'insulte que certains hurlaient : *Putain de Boches*.

Saisie par le sinistre tableau, Abigaël s'immobilisa. L'une des filles paraissait très jeune. Ses boucles brunes jonchaient le sol autour du siège, où on l'avait sûrement installée avec rudesse. Elle gardait la tête baissée et on voyait une large partie de son crâne rasé, d'une blancheur de nacre. La seconde restait bien droite, l'air arrogant ; pourtant, ses yeux clairs fixés sur un point invisible de l'espace exprimaient une immense détresse. Du sang souillait son menton. Elle était presque entièrement tondue ; on avait procédé de façon barbare, comme en témoignait une longue estafilade au-dessus de son oreille gauche.

« Où est Arlette ? se demanda Abigaël, l'estomac noué et la bouche sèche. Je ne la vois pas, mais il y a tant de gens ! »

Elle observait comme dans un cauchemar les faces plissées par des grimaces d'excitation des braves dames du quartier, ainsi que l'œil allumé des hommes. Enfin elle devina parmi les redresseurs de torts trois autres femmes qui attendaient, surveillées de près par des types aux allures louches, le fusil à l'épaule, la casquette de travers, une cigarette au coin des lèvres. L'une des condamnées à la tonte devait avoir une cinquantaine d'années. Elle arborait un peignoir en satin rouge et un maquillage

outrancier. C'était la tenancière de la maison close et ses pensionnaires.

« Thérèse a dû s'affoler. Arlette a pu se défendre et ils l'auront relâchée, songea-t-elle. Elle n'est pas là. »

Au même moment, malgré le tintamarre et les quolibets, il lui sembla percevoir des sanglots effrayés, des plaintes désespérées et des supplications. Sans attirer l'attention, elle se dirigea vers une des portes de la caserne, d'où paraissaient venir les appels. Dès qu'elle se trouva sur le seuil d'un hall grand ouvert, un spectacle atroce la pétrifia.

Quatre garçons qui n'avaient sûrement pas vingt ans s'acharnaient sur une forme prostrée en blouse rose. L'un d'eux maniait une tondeuse ; il venait de tracer une bande partant de la nuque et allant jusqu'au front sur la tête brune de la petite Arlette. Ses nattes gisaient sur le carrelage, tranchées au ras du crâne. Un autre lui pétrissait les seins, alors que le troisième s'apprêtait à la violer. Les jambes dénudées de l'adolescente, calées sur les épaules de son agresseur, s'agitaient mollement. Sa poitrine exhibée avait été mordue et griffée. Le quatrième vaurien, assis sur une marche, fumait une cigarette, un sourire égrillard sur le visage.

— Lâchez-la ! s'écria Abigaël. Vous n'avez pas honte ?

La colère lui faisait oublier toute prudence. Si elle était assez lucide pour savoir qu'elle ne pouvait secourir les prostituées livrées à la vindicte populaire, elle avait la ferme intention de sauver Arlette.

Son intervention provoqua une pause soudaine dans le divertissement des voyous.

— Cette jeune personne est innocente, laissez-la tranquille ! Je sais de quoi je parle, mon mari est le fils de votre préfet, Charles Vermont. Je suppose que vous connaissez ce nom-là ! Vous n'avez pas le droit de vous en prendre à n'importe quelle fille dans la rue sur la base de commérages.

— Ouais, si t'es la belle-fille de Vermont, toi, j'suis le neveu de Napoléon ! grogna en riant celui qui brandissait

la tondeuse. Fiche-toi de nous ! À ton âge, t'es plutôt une copine de cette traînée.

— Elle couchait avec un Boche, cette salope ! renchérit le plus costaud en jetant son mégot et en se levant. T'as peut-être fait pareil, jolie comme t'es ! C'est pas malin, de venir nous voir...

En dépit de la peur qui s'infiltrait dans ses veines et affolait son cœur, Abigaël s'efforça de conserver une attitude froide et sévère. Sur un ton autoritaire, elle insista.

— Ceux qui se sont rendus coupables de collaboration devront être jugés. Quant à moi, si vous me touchez, vous aurez de sérieux ennuis. Je vous répète que mon beau-père n'est autre que M. Charles Vermont, grand ami du chef de la police. Je connais cette demoiselle, qui est apprentie chez une coiffeuse dont on a aussi essayé de salir la réputation, alors que son beau-frère est mort dans les locaux de la Gestapo.

Tant qu'elle parlait, ils l'écoutaient, immobiles, perplexes. Elle semait le doute dans leur cervelle échauffée par le besoin de fêter à leur idée la libération de la ville.

— Je vais l'emmener chez moi, ajouta-t-elle en désignant Arlette, qui ne bougeait pas, les yeux écarquillés de terreur, le souffle rapide.

— D'abord, je finis c'que j'avais commencé, s'égosilla le garçon campé entre ses jambes.

— Non, vous l'avez suffisamment torturée. Laissez-la en paix.

Attirés par ces injonctions énoncées d'une voix claire, des curieux accoururent. Parmi eux se trouvaient des ménagères, leur tablier noué à la taille, parfois en chaussons. Mais des hommes les suivaient et fixaient leur regard avide sur le corps d'Arlette.

— De quoi tu te mêles ? demanda une des femmes. On t'a jamais vue dans le coin, toi !

— Je me présente à nouveau, je suis Abigaël Vermont, l'épouse du fils du préfet, comme je l'ai déjà signifié à ces

goujats. Mon mari était un membre des FFI. Je précise que j'appartenais au réseau de résistance du professeur Hitier, alors que ma cousine et son fiancé avaient intégré Bir Hacheim. Vous pouvez me faire confiance. La vengeance n'implique pas des injustices notoires. Je voudrais seulement emmener cette malheureuse jeune fille loin de ces voyous.

Sa tirade fit son effet. On marmonna des noms et on murmura des recommandations de bouche à oreille. Abigaël estima utile d'être plus précise encore.

— Vous avez accusé sa patronne, la coiffeuse Thérèse, d'être une collabo, alors qu'elle travaillait pour gagner son pain en ces temps de restrictions. Parmi vous, je suis certaine qu'il y a des commerçants qui étaient bien contents de vendre aux Allemands. Pourquoi s'acharner ainsi en inventant des ragots? Vous n'en avez pas assez, de sang, de violence, de mort?

Les grands yeux bleus d'Abigaël étincelaient, lumineux. Elle était pâle, mais digne, et ne semblait pas impressionnée par les quelques insultes qui fusaient en l'accusant elle aussi.

— Bah, on a tellement souffert pendant la guerre, on peut pas laisser les putains des Schleus s'en tirer comme ça! éructa une femme d'une cinquantaine d'années.

— Ce n'est pas le cas d'Arlette. Un soldat ennemi l'a suivie et elle n'a pas osé protester. Maintenant, voilà qu'on la maltraite, qu'on la tond, qu'on veut la déshonorer!

Profitant d'une accalmie trompeuse, Abigaël se rua dans le hall pour relever la jeune fille, de qui les quatre garçons s'étaient éloignés discrètement, au cas où on les prendrait à partie.

— Venez, Arlette, je vous emmène chez moi, lui dit-elle plus bas.

Mais la petite apprentie avait déjà bondi sur ses pieds. Elle serra sa blouse sur ses seins et, sans répondre au geste amical d'Abigaël, s'élança en courant vers le rempart, là

où déambulaient des badauds qui regardaient les tondues.

— Je n'ai rien fait de mal, cria-t-elle, rien du tout ! Faudra le dire à mes parents !

Tout se passa très vite. Arlette enjamba le parapet et disparut. Il y eut des exclamations horrifiées, puis un mouvement de foule passionné en direction du muret. Comme Abigaël fut la plus rapide, elle le déplora immédiatement ; on la bouscula pour la dépasser, on la poussa en avant et elle se retrouva penchée sur le vide, pour voir en contrebas, sur le toit d'une maison adossée à la muraille, la silhouette disloquée de la malheureuse apprentie, la tête auréolée d'une flaque rouge.

— Oh non ! non ! hurla-t-elle, autant d'épouvante que de peur folle.

Elle risquait en effet de passer à son tour par-dessus le parapet sous la pression des gens qui l'entouraient, avides de voir eux aussi le corps sans vie d'Arlette. Prise de panique, elle se cambra et tenta vainement de se redresser. Des hommes appuyés contre son dos l'obligeaient à demeurer pliée sur le rebord en pierre, qui comprimait son ventre et sa taille.

— Mais faites attention ! implora-t-elle. Reculez, par pitié !

Dans un élan forcené, elle réussit à se tourner pour faire face à ceux qui l'emprisonnaient. Elle décocha des coups de coude et tendit les mains pour repousser un colosse en bleu de travail, indifférent à sa détresse. Soudain, frustré de ne pas pouvoir regarder le cadavre, il attrapa Abigaël par les épaules et la projeta à un mètre de lui contre un réverbère. Le choc la fit gémir, mais elle respira plus à son aise, soulagée d'être enfin libre.

« Je ne peux plus rien faire, je vais rentrer, se dit-elle. *Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font...* J'ai lu cette phrase souvent, mais c'est maintenant que je la comprends pour de bon. »

Elle refusa de s'attarder sur l'infortune des jeunes femmes tondues, malgré la compassion qu'elle éprouvait à leur égard. Certes, les cheveux repousseraient, mais la honte ne s'effacerait pas. Pendant des mois, même des années, on se souviendrait qu'elles auraient subi ce châtement infamant.

En progressant péniblement vers la rue des Cordonniers, Abigaël essuya les larmes de révolte et d'incrédulité qui coulaient sur ses joues. « Comment annoncer ça à Thérèse ? » se demandait-elle.

Ses jambes la soutenaient à peine, mais elle s'inquiétait surtout des crampes douloureuses qui irradiaient ses reins et son ventre. Bientôt, chaque pas lui coûta un effort et elle dut s'appuyer au mur des maisons à plusieurs reprises. Enfin, le bruit de la fontaine se devina, léger et apaisant.

« Ce sont tous des brutes, de sales brutes ! se disait-elle. J'ai vraiment failli tomber du rempart, moi aussi. Je vais m'allonger. Il faut que je m'allonge, ça passera, oui, ça va passer... »

Elle respira mieux quand elle fut dans le vestibule de la maison, le verrou tourné. Thérèse sortit de la cuisine, un torchon entre les mains. Lavée et recoiffée, elle portait un corsage propre.

— Merci, Seigneur, vous voilà ! s'écria-t-elle. Je me faisais du souci. Oh, ça n'a pas l'air d'aller fort... Venez, j'ai préparé du café. Vous êtes blanche à faire peur !

— Merci, je veux bien un café. Ensuite, j'irai m'étendre un peu.

Elles échangèrent un regard pathétique. La coiffeuse n'avait pas osé demander des nouvelles de son apprentie et Abigaël était encore incapable de dire ce qu'elle savait.

— Venez vite vous asseoir, conseilla Thérèse. On ne vous a pas fait de mal, au moins ?

— Non, personne ne m'a frappée ni malmenée, au début. Je les ai impressionnés en leur disant que j'étais la

belle-fille du préfet, mais ça n'a servi à rien, non, à rien... Mon Dieu, on aurait dit des monstres excités, avides de détruire et de salir. Et ces pauvres jeunes femmes ! Si vous aviez vu leur expression ! Pas une ne se défendait.

Abigaël s'installa difficilement sur une chaise. Elle plaqua ses paumes sur le bois de la table, sans toucher à la tasse de café que Thérèse venait de remplir.

— Et Arlette ? Elle a été tondue, elle aussi, je suppose ? hasarda-t-elle. Vous pouvez en parler, je ne me fais pas d'illusions. Telle que je la connais, cette gentille gosse, elle va s'en rendre malade. Et ses parents, misère ! Ils ne sont pas du genre commode. Son père croira que la petite a vraiment fréquenté un Allemand. Elle n'a pas voulu revenir avec vous ?

Sur ces mots, Thérèse avala une gorgée de café, puis, cédant à un tic nerveux, elle fit claquer sa langue.

— Je vous ai emprunté ce corsage, mais j'ai plus de formes que vous et il me serre, soupira-t-elle. Je le laverai et le repasserai avant de vous le rendre. Pour la jupe, j'en ai pris une en toile.

— Peu importe, répondit tout bas Abigaël. Je me moque de mes vêtements, je me moque des biens matériels. Hélas ! Je ne dois pas me plaindre, je suis vivante.

Un silence lourd de sous-entendus suivit cet aveu. Thérèse scruta le joli visage en face d'elle et, à la tension des traits, au désarroi des grands yeux bleus, elle comprit.

— Il est arrivé un malheur, dit-elle. C'est Arlette ?

— Oh oui ! Un grand malheur, je suis désolée, avoua Abigaël en éclatant en sanglots.

D'une voix altérée par les pleurs, elle raconta la fin atroce d'Arlette.

— Si j'avais pu prévoir son geste ! déplora-t-elle. Tout est allé si vite ! Je voulais tant la sauver, Thérèse !

La coiffeuse se signa, livide. Elle ferma les yeux quelques secondes sur une image abominable, celle d'une enfant de quinze ans se jetant dans le vide.

— Seigneur, est-ce possible ! marmonna-t-elle. Pauvre petite Arlette ! Elle est entrée chez moi en apprentissage il y a un an et demi. Une brave gamine, sérieuse, travailleuse et toute douce, toute gentille. Mourir comme ça, si jeune...

Un hoquet nerveux lui coupa le souffle. Abigaël la vit lutter pour ne pas pleurer, les traits tendus.

— Thérèse, je suis tellement désolée !

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez, répliqua-t-elle dans un souffle, et Dieu sait que c'était courageux, d'affronter ces fous furieux. Le geste d'Arlette ne m'étonne pas. La malheureuse, elle n'a pas supporté la honte. Elle ne pouvait vivre avec l'humiliation. Je vais devoir annoncer le drame à ses parents... C'est ma faute, tout ça ! J'aurais dû écouter mon mari et ne pas ouvrir mon salon de coiffure.

— Mais non, Thérèse, vous n'êtes pas responsable, affirma Abigaël d'une voix faible.

Le silence revint, pesant, oppressant, à peine troublé par les respirations mêlées des deux jeunes femmes. Elles préféraient se taire, par respect pour Arlette, mais aussi afin de mesurer toute l'horreur de sa mort. Soudain, Abigaël poussa une plainte.

— Thérèse, aidez-moi, murmura-t-elle. Je voudrais monter dans ma chambre, mais j'ai très mal au ventre. Je ne vous ai pas tout dit. Les gens m'ont poussée contre le parapet. J'aurais pu basculer, moi aussi. Un homme m'a secouée.

— Ah, les fumiers ! cracha la coiffeuse. Bien sûr, je vais vous aider.

Abigaël se leva en grimaçant de souffrance. Elle jeta un coup d'œil alarmé sur le siège qu'elle venait de quitter. Ce qu'elle y vit confirma la sensation désagréable de moiteur tiède entre ses cuisses, dont elle avait nié la réalité ces dernières minutes. Du sang souillait l'osier tressé.

— Non, non, pas ça ! supplia-t-elle. Thérèse, je vous en prie, appelez un docteur. Le téléphone fonctionne, dans

le bureau, de l'autre côté du couloir. Je saigne, alors que je suis enceinte.

— Seigneur Dieu, vous êtes enceinte ! répéta Thérèse, une main à la hauteur de son cœur comme pour en calmer les battements. Oh, Sainte Vierge ! Et vous êtes allée là-bas quand même ? Misère de nous ! Si seulement Claire était là ! De combien de mois, Abigaël ?

— Quatre ou cinq mois environ, je n'ai pas encore consulté de médecin.

— Alors, n'ayez pas peur, ce n'est peut-être pas grave. C'est le choc, la bousculade, l'émotion... Je vous mets d'abord au lit, je téléphonerai ensuite. Une fois que vous serez couchée, ça s'arrêtera sûrement.

— Vous croyez ? J'ai si mal !

Elles gravirent l'escalier avec précaution. Abigaël refusait d'écouter les messages significatifs que lui adressait son corps torturé par des spasmes réguliers. Si elle devait accepter l'événement en cours, elle deviendrait folle.

Thérèse eut la tendresse d'une mère ou d'une grande sœur pour la déshabiller.

— Tout ira bien, affirmait-elle sans cesse en montrant un air effrayé qui disait le contraire.

Elle retourna au rez-de-chaussée sous les instances de la jeune mariée pour aller appeler un docteur.

Dès qu'Abigaël se retrouva seule, le désespoir la terrassa. Elle avait la conviction que la petite vie nichée dans son ventre s'était éteinte ; on l'avait tuée comme Arlette, au nom du patriotisme, d'un honneur dérisoire. Les plus ardents à punir les collaborateurs vrais ou faux avaient-ils la conscience tranquille, à présent qu'ils avaient tondue des femmes et causé la mort d'une innocente ?

« Je vais perdre mon bébé, l'enfant d'Adrien, l'unique parcelle de joie qui me tenait debout et me faisait rêver » pensait-elle, les mains sur son ventre. Elle guettait une réponse, une faible manifestation, malgré l'affreuse certitude qui lui brisait le cœur. Maintenant, elle se souvenait d'un déchirement, à l'instant où la masse des curieux

l'avait plaquée contre le muret du rempart, et d'une douleur sourde aussitôt après.

— C'est si fragile, un petit être encore informe ! Oui, si fragile, mon Dieu ! Je n'ai pas su le protéger.

Elle se sentait infiniment seule, hantée par la vision d'Arlette gisant sur le toit de tuiles, comme désarticulée, les yeux ouverts, couronnée de sang. Du sang encore, toujours du sang, coulait sur le drap, sous elle, tandis que des contractions intenses se succédaient, rapides et violentes. Elle commença à gémir et à se plaindre en appelant d'un ton enfantin :

— Maman !

Du couloir de l'étage, Thérèse perçut ces appels répétitifs et elle en fut bouleversée. En entrant dans la chambre, elle se pencha sur la jeune femme recroquevillée, qui cachait son visage au creux de l'oreiller.

— Tenez bon, Abigaël, j'ai pu avoir un docteur au téléphone. Il arrive le plus vite possible. Son cabinet est rue Taillefer. Vous souffrez beaucoup ?

— Oui, et je saigne de plus en plus. C'est fini, Thérèse. Je vous en prie, tenez-moi la main. On ne se connaît pas bien, toutes les deux, mais j'ai confiance en vous parce que vous avez grandi au Moulin du Loup et que, toutes deux, nous aimons Claire, n'est-ce pas ?

— Mais oui, je ne vous quitte pas, n'ayez pas peur. Là, tenez, je m'assieds près de vous.

Apitoyée, elle caressait les doigts tièdes d'Abigaël.

— Je perds l'enfant d'un homme que j'adorais. C'est pour cet enfant que j'ai épousé Maxence Vermont. Vous avez le droit de me juger, mais j'avais besoin de le dire. On m'a poussée à ce mariage pour sauver ma réputation, pour ne pas que je mette un bâtard au monde ! Quel vilain mot ! Pauvre petit être, il est mort, comme son père !

De terribles sanglots la secouèrent. Elle se tourna vers sa confidente et la fixa de son immense regard bleu noyé de larmes.

— J'ai tout perdu, Thérèse, celui que j'aimais, notre bébé et ma liberté. Oh, mon Dieu ! J'ai mal, j'ai si mal !

— Allons, calmez-vous, et soyez sûre d'une chose, je ne vous juge pas. C'est ma faute, ce gros malheur. J'ai couru jusqu'ici parce que je savais l'adresse, pardi ! Maurice m'avait même montré votre future maison, l'autre jour. Et vous, pauvre petit ange, vous avez couru au secours d'Arlette. Je suis désolée pour ça. Le reste, ça m'est égal, ça ne me concerne pas. Dites, si vous avez envie de m'en parler, de cet homme, le père du bébé, ne vous gênez pas.

D'un débit rapide, le souffle saccadé, Abigaël raconta l'essentiel de sa belle histoire d'amour avec Adrien et de la passion qui les avait irrésistiblement poussés l'un vers l'autre. Elle évoqua ensuite l'apparition de Maxence, le sosie presque identique du cher disparu.

— Thérèse, si je meurs, il faudra dire à Cécile, sa sœur, que j'aimais son frère plus que moi-même. Ma petite Cécile... Vous demanderez à ma tante Marie de la garder et de l'élever, ou à mon oncle Yvon.

— Chut ! Pas de ça ! Vous n'allez pas mourir, enfin ! protesta la coiffeuse. Ah, on frappe, en bas. Ce doit être le docteur.

— Vous savez, je préférerais mourir. Je crois que je ne pourrai pas vivre auprès d'un homme sans l'aimer.

— Il y a toujours des solutions, rétorqua Thérèse. En tout cas, moi, je vous soutiendrai, si vous êtes trop malheureuse. Et notre Claire... Quand elle reviendra au pays, vous ne seriez pas là pour l'accueillir ?

Elle n'obtint qu'un cri de douleur en guise de réponse. Vite, elle dévala l'escalier.

Ferme des Mousnier, même jour, une heure plus tard

Cécile cueillait des roses. Yvon Mousnier, de fort mauvaise humeur, lui avait néanmoins permis d'utiliser le

sécateur. C'était la première fois qu'il consentait à prêter cet outil à la fillette et elle en éprouvait une certaine fierté, mêlée à l'impression d'être presque une grande personne.

— J'aime tellement les fleurs, Vicente, expliqua-t-elle, l'air sérieux, à l'enfant de cinq ans qui suivait chacun de ses gestes.

C'était le fils du réfugié espagnol qui secondait le fermier. Très brun, le teint mat et les yeux noirs, il avait perdu sa mère au printemps. Après avoir traversé une période de mutisme, il parlait peu et seulement si c'était nécessaire, mais en étant parfois sujet à des éclats de joie propres à son âge.

— Moi aussi, j'aime ça, déclara-t-il en esquissant un sourire.

— Alors, tu vas m'accompagner jusqu'à la tombe de mon frère, répliqua Cécile gravement. C'est pour lui, toutes ces roses.

— Je dois demander à papa, répondit Vicente.

— Mais non, ce n'est pas loin. Ton père moissonne avec M. Mousnier. On ne va pas les déranger. Viens donc, j'ai déjà un joli bouquet.

— Et Grégoire ?

— On n'a pas besoin de lui, il gâcherait la cérémonie. En plus, sa mère veut l'emmener ramasser de l'herbe pour les lapins.

Privée de la présence d'Abigaël et délaissée par Marie Monteil, la tante de la jeune femme, Cécile s'endurcissait. Elle oubliait les conseils affectueux de l'une autant que les leçons de morale de l'autre. La mort de son frère Adrien l'avait profondément marquée, même si elle ne le montrait guère.

Grégoire, le fils des fermiers, un handicapé mental de douze ans et demi, était en passe de devenir son souffre-douleur. Elle le rejetait, agacée par son bégaiement et son comportement puéril.

— Suis-moi ! ordonna-t-elle à Vicente. Tu ne devras en parler à personne, de l'endroit où nous allons. Jure-le !

— Je jure ! balbutia le petit, qui ne comprenait pas grand-chose encore à la valeur d'un serment.

Son regard vert plein de détermination, Cécile contempla les roses d'un rouge velouté. Elle lia un bout de ficelle autour des tiges.

— Dépêchons-nous !

Ils quittèrent le jardin pour traverser la grande cour sur laquelle s'élevaient une grange monumentale et d'autres bâtiments plus modestes. La fillette entraîna ensuite Vicente sur une pente envahie par des ronciers, des orties et des herbes sauvages. Un sentier étroit qui semblait résister à la végétation exubérante menait à une esplanade à flanc de falaise. Cécile longea le rocher pour se glisser enfin dans une faille.

— Voilà, on est chez moi, annonça-t-elle.

Il faisait frais, au creux de la cavité, une ancienne grotte que les hommes des siècles précédents avaient agrandie en entaillant les parois. Une sorte de fenêtre donnait sur la ferme, équipée d'un volet sommaire qui pendait, un des gonds étant arraché.

— J'ai apporté toutes ces choses en cachette, précisa Cécile. Je viens ici le soir, après le repas.

Elle désignait de la main une caisse en planches drapée d'un tissu blanc, un vase ébréché et un bougeoir en émail bleu garni d'une chandelle. Au sol gisait un coussin élimé ; sur leur gauche, une croix faite en branches de sureau était appuyée à la roche.

— Je m'assieds là, dit-elle tout bas, et je prie pour mon frère. Je lui avais promis qu'il aurait des fleurs, aujourd'hui. C'est notre chapelle, à Adrien et moi. Tu n'es pas au courant, Vic, mais, moi, j'ai écouté M. Mousnier et sa femme, une fois. Mon frère a été fusillé. Il a été jeté dans une fosse commune, à Paris. Alors, je me dis qu'en vrai, il est enterré ici.

La peur et l'émotion que lui causaient ces paroles, associées à la fraîcheur et à la pénombre qui régnaient dans ce lieu, eurent raison de l'intérêt tranquille dont

témoignait le petit garçon. Il se mit à pleurer ; il venait de penser à sa mère, Inès, morte sous ses yeux.

— J'veux m'en aller, gémit-il. J'veux mon papa...

— Tu n'es qu'une poule mouillée ! lui décocha Cécile, furieuse. Non, tu ne t'en iras pas, je te le défends ! Sois sage, sinon je t'enferme ici.

En reniflant, Vicente se réfugia près de l'entrée de la grotte, d'où il observa la fillette en silence. Elle plaça les fleurs dans le vase après l'avoir rempli d'eau grâce à un seau déjà plein, rangé près de la caisse. Enfin, elle alluma la chandelle à l'aide d'un briquet sans doute dérobé au fermier. Quand une mince flamme jaune s'éleva, elle s'agenouilla devant la croix et se mit à prier, ou du moins à confier ses soucis à son cher disparu.

— Adrien, si tu es au Ciel, et tu y es forcément, je t'en supplie, protège-moi. Je suis si triste, sans toi ! Abigaël m'a abandonnée, maintenant qu'elle est mariée. Marie aussi est mariée et elle reste toujours dans la maison des falaises. Mme Pélagie a dit que je dois travailler pour gagner mon pain... Bon, elle ne l'a pas dit quand M. Mousnier était là, sinon il aurait été fâché. Lui, il m'aime bien. Adrien, du paradis, veille sur ta petite sœur Cécile, qui n'avait que toi au monde. Mais, bientôt, j'aurai ton fils ou ta fille à aimer, et ça me console. Je te promets de m'en occuper, d'être gentille avec ton bébé. Hélas, il sera l'enfant de ce sale type, Maxence Vermont.

La fillette se tut, impressionnée d'avoir prononcé à voix haute les mots « sale type » qu'elle avait empruntés au vocabulaire du fermier et de son épouse. Pourtant, par défi, elle réitéra son exploit.

— Oui, c'est un sale type ! Il a emmené Abigaël. En plus, le loup est parti, oui, Sauvageon, et ça me rend encore plus triste. Il me suivait partout et se couchait à côté de moi, dans le jardin. Alors, mon grand frère chéri, je t'en supplie, il faut me protéger et me donner du courage. Amen.

Elle traça le signe de la croix sur sa poitrine et demeura un long moment tête baissée. Soudain, elle ajouta, comme si elle avait omis un détail capital :

— Je t'ai parlé d'Agnès, mon amie du château? Bientôt, je ne la verrai plus. Elle sera pensionnaire en ville. Voilà, Adrien, je n'ai que des malheurs, sans toi.

Un soupir lui échappa. Elle se frotta vigoureusement les yeux pour endiguer un flot de larmes, se releva et considéra Vicente d'un œil radouci.

— Bon, tu as été sage. Je ne suis plus fâchée. On s'en va.

Un coup de klaxon les fit sursauter. Cécile prit la main du petit garçon pour l'entraîner dehors. Ils dévalèrent le sentier à l'instant où une voiture passait à vive allure sur la piste empierrée.

— Qui c'est? demanda Vicente.

— Maurice, le chauffeur de taxi, murmura-t-elle. Il doit aller chez le professeur Hitier. Il ne roule pas si vite, d'habitude. Peut-être qu'il vient me chercher et qu'il va me conduire au château... Toi, retourne à la ferme. Et souviens-toi, tu ne dis rien sur ma cachette secrète. Tu as juré!

Sur ces mots, elle s'élança vers la croisée des chemins afin de rejoindre la maison des falaises. Le vent de la course soulevait ses boucles drues d'un brun intense. Elle déboula en bas du jardinet alors que Maurice discutait avec Marie et Jacques Hitier sur le seuil du pittoresque logement, construit contre un large pan de roche.

— Dépêchez-vous! disait Maurice, un masque tragique sur son sympathique visage. J'ai fait aussi vite que possible. Abigaël vous réclame, madame. Je ne sais même pas si nous arriverons à temps. Ma femme prétend qu'elle répète d'un ton pitoyable : « Tantine, tantine! » Le médecin craint le pire.

Ces mots frappèrent Cécile avec la violence d'une gifle. Elle s'immobilisa, haletante, et fixa Marie que l'effroi défigurait.

— Je pars, Jacques ! s'écria-t-elle. Seigneur, je ne peux pas le croire. Allons-y, Maurice, vite, vite !

Le professeur Hitier aperçut Cécile à cet instant précis. Aussitôt gagné par la gêne, il tapota l'épaule de sa femme.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? s'exclama Marie d'une voix stridente. Je dois m'en aller. Rentre à la ferme !

— Non, je vous ai entendus, tous, protesta-t-elle. Qu'est-ce qu'elle a, Abi ? Elle est malade ?

Marie descendit l'allée du jardinet pour prendre Cécile dans ses bras. Elle estimait inutile de lui dire la vérité.

— C'est ça, ma chérie, Abigaël est très malade. Mais ne t'inquiète pas, le docteur va la guérir.

— Qu'est-ce qu'elle a comme maladie ? insista la fillette en tapant du pied. Pourquoi le médecin craint le pire ? Dis-moi, Marie, je t'en prie !

— Ce sont des affaires d'adulte, Cécile. Sois gentille, rentre à la ferme, tu auras des nouvelles ce soir ou demain matin.

— Il faut prévenir M. Mousnier, aussi !

— Jacques s'en chargera. Moi, je dois y aller. Maurice m'attend.

Le chauffeur de taxi, déjà installé au volant, cria qu'il avançait un peu plus loin pour faire demi-tour. Le professeur en profita pour rejoindre son épouse et Cécile. Il posa une main qui se voulait apaisante sur l'épaule de l'enfant, dont les yeux sombres exprimaient une terrible angoisse. Devinant son intention, Marie poussa une plainte.

— Pourquoi lui mentir ? lui dit-il doucement avant de se pencher sur la fillette. Tu es en âge de comprendre, Cécile, à onze ans passés. Abigaël a été victime d'une bousculade, là-bas, en ville. Elle a perdu le bébé. Tu as le droit de le savoir, il me semble...

— Oh, Jacques, non, non ! se lamenta Marie, consternée.

— Abi a perdu le bébé ? répéta Cécile, sidérée. Le bébé d'Adrien ? C'est pas juste, ça ! Elle aurait dû faire

attention. Elle a fait exprès, j'en suis sûre ! Je la hais ! Tant pis si elle meurt !

Une violente claque lui coupa net la parole. Horrifiée, Marie l'avait giflée sans réfléchir. Cécile recula de quelques pas, la joue rouge, et s'enfuit à toutes jambes.

— Es-tu satisfait, Jacques ? murmura Marie. Rien ne pressait ! On ne dit pas ces choses-là aux enfants !

— Il fallait la préparer, au cas où Abigaël ne survivrait pas à sa fausse couche. Mais c'était stupide de la gifler.

— Seigneur, je n'ai pas pu m'en empêcher. Cette pauvre petite proférait des abominations.

La voiture approchait. En larmes, Marie se jeta presque sous les roues. Elle ouvrit elle-même la portière et s'assit sur la banquette arrière en étouffant des sanglots de désespoir. Maurice marmonna, une cigarette au coin de la bouche :

— Dieu ne peut pas nous la reprendre, madame Hitier. Il faut prier et avoir confiance.

— Maxence est-il auprès d'elle ?

— Quand je suis parti de la place du Minage, M. Vermont arrivait. Je lui ai expliqué la situation. Pardi, ça m'a causé un sacré choc ! Je venais aux nouvelles, parce que, dans le salon de coiffure de Thérèse, tout avait été mis à sac. Une vitre était brisée et les produits en flacons avaient été jetés sur le sol. Pensez donc ! C'est l'épuration, comme ils braiment dans la rue !

Il continua son récit, sans ménager ni la sensibilité ni la pudeur de Marie. Elle se signa à plusieurs reprises, éfarée.

— Encore, de tondre celles qui ont fricoté avec l'occupant, c'est un moindre mal, débita-t-il quand ils furent place de la Bussatte. J'ai entendu une vilaine histoire, ce matin, dans un café sur le champ de foire. Des résistants ont arrêté une jolie fille de vingt ans, une belle blonde. Pour son malheur, elle fréquentait un milicien, beau garçon lui aussi. La pauvre gosse, ils l'ont emmenée dans un bois vers Soyaux, où une fosse était creusée. Ils lui ont

tiré une balle dans la tête et l'ont enterrée là comme un chien¹.

— Seigneur ! gémit Marie. La haine, la violence, la vengeance, ça ne finira donc jamais !

— Pas dans l'immédiat, en tout cas.

Bientôt, ce fut la place du Minage, le chant de sa fontaine et l'ombre des arbres sur l'eau où dansaient des reflets argentés. Marie appuya son front contre la vitre. Elle vivait un moment crucial de son existence. Dans une minute ou deux, on lui dirait si Abigaël, qu'elle chérissait comme sa propre fille, avait survécu, ou si elle avait rendu son âme à Dieu, sa belle âme tendre éprise de justice et d'amour.

1. D'après le témoignage d'une personne qui a raconté les événements de l'époque.

De la même auteure

La saga de Val-Jalbert

- I. *L'Enfant des neiges*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008; *L'Orpheline des neiges*, Paris, Calmann-Lévy, 2010
- II. *Le Rossignol de Val-Jalbert*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009; Paris, Calmann-Lévy, 2011
- III. *Les Soupirs du vent*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2010; Paris, Calmann-Lévy, 2013
- IV. *Les Marionnettes du destin*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2011; Paris, Calmann-Lévy, 2014
- V. *Les Portes du passé*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012; Paris, Calmann-Lévy, 2015
- VI. *L'Ange du lac*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013; Paris, Calmann-Lévy, 2016

La saga du Moulin du Loup

- I. *Le Moulin du Loup*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008; Paris, Les Presses de la Cité, 2008
- II. *Le Chemin des falaises*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009; Paris, Les Presses de la Cité, 2009
- III. *Les Tristes Noces*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008; Paris, Les Presses de la Cité, 2010
- IV. *La Grotte aux Fées*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009; Paris, Les Presses de la Cité, 2011
- V. *Les Ravages de la passion*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2010; Paris, Les Presses de la Cité, 2012
- VI. *Les Occupants du domaine*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012; Paris, Les Presses de la Cité, 2013

La saga d'Angéline

- I. *Angéline. Les Mains de la vie*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2011; Paris, Calmann-Lévy, 2013

- II. *Angéline. Le Temps des délivrances*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013 ; Paris, Calmann-Lévy, 2014
- III. *Angéline. Le Souffle de l'aurore*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015 ; La Force de l'aurore, Paris, Calmann-Lévy, 2015

La saga des Bories

- I. *L'Orpheline du Bois des Loups*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2002 ; Paris, Les Presses de la Cité, 2003
- II. *La Demoiselle des Bories*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2006 ; Paris, Les Presses de la Cité, 2006

La saga du lac Saint-Jean

- I. *Le Scandale des eaux folles*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2014 ; Paris, Calmann-Lévy, 2016
- II. *Les Sortilèges du lac*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015 ; Paris, Calmann-Lévy, 2017

La saga de Faymoreau

- I. *La Galerie des jalousies*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015 ; Paris, Calmann-Lévy, 2017
- II. *La Galerie des jalousies*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2016 ; Paris, Calmann-Lévy, 2017
- III. *La Galerie des jalousies*, Paris, Calmann-Lévy, 2017

La saga d'Abigaël

- I. *Abigaël, messagère des anges*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2017 ; Paris, Calmann-Lévy, 2018
- II. *Abigaël, messagère des anges*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2017 ; Paris, Calmann-Lévy, 2018
- III. *Abigaël, messagère des anges*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2017 ; Paris, Calmann-Lévy, 2018

Les enquêtes de Maud Delage

VOLUME I

- 1. *Du sang sous les collines*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012
- 2. *Un circuit explosif*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012

VOLUME II

- 1. *Les Croix de la pleine lune*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013
- 2. *Drame à Bouteville*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013

VOLUME III

- 1. *Cognac, un festival meurtrier*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013
- 2. *Vent de terreur sur Baignes*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013

VOLUME IV

1. *L'Enfant mystère des terres confolentaises*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013
2. *Maud sur les chemins de l'étrange*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013
3. *Nuits à haut risque*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013

Livres hors série

- L'Amour écorché*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2003
Le Chant de l'océan, Chicoutimi, Éditions JCL, 2004 ; Paris, Les Presses de la Cité, 2007
Les Enfants du Pas du Loup, Chicoutimi, Éditions JCL, 2004 ; Paris, Les Presses de la Cité, 2005
Le Refuge aux roses, Chicoutimi, Éditions JCL, 2005 ; Paris, L'Archipel, 2005
Le Val de l'espoir, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007 ; Paris, Calmann-Lévy, 2016
Le Cachot de Hauteville, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009
Les Fiancés du Rhin, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009
Les Amants du presbytère, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015 ; Paris, Calmann-Lévy, 2017
Abigaël, messagère des anges, Chicoutimi, Éditions JCL, 2017
Amélia, un cœur en exil, Paris, Calmann-Lévy, 2017.

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 4

Septembre 1944

Angoulême, libérée, connaît les heures sombres de l'Épuration en attendant de retrouver sa quiétude d'antan. Abigaël, qui y commence une nouvelle existence auprès du notaire Maxence Vermont, découvre chaque jour avec amertume le véritable visage de son époux. Surtout depuis que celui-ci a éloigné du foyer Cécile, la petite sœur d'Adrien, le maquisard dont la jeune femme était follement éprise et qui a disparu.

Fidèle à son tempérament, la jolie Messagère des Anges continue pourtant d'œuvrer auprès des âmes errantes qu'elle rencontre. Jusqu'au jour où sa grand-mère Edmée de Martignac, sur son lit de mort, soulève un autre pan du mystère qui entoure sa famille. Son grand-père, encore en vie, ignorerait son existence...

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.

